

Bernard Barraud

Je suis le onzième d'une famille de quatorze enfants. Ma mère est morte quand j'avais onze ans, et c'est alors une sœur aînée qui s'est occupée de nous. Mon père était agriculteur aux Chaumes de Péré. À partir de mes quatorze ans, jusqu'à mon départ à l'armée vers 19 ans, j'ai aidé à la ferme, à la culture, comme auprès des bêtes. Les dimanches n'existaient pas.

À mon retour de l'armée, je suis entré chez Dauphin à Surgères, qui fabriquait des charpentes métalliques. Mais on était payé au bout d'une fourche, comme on dit dans le monde paysan d'où je viens. Alors je me suis fait embaucher à la Charentaise à Aytré, (maintenant Alstom). Je découpais des pièces de métal à la guillotine, pour la carrosserie des wagons. Mes frères Robert et Denis travaillaient chez Poyaud, alors ça a facilité mon embauche, je souhaitais travailler à Surgères où je vivais.

C'était une chance, pour des personnes comme moi, sans aucune formation. On n'avait pas trop de choix ! L'entreprise c'était le Bon Dieu, l'aubaine. À cette époque, la ville était forte économiquement, avec sa laiterie, sa métallurgie, mais Poyaud payait mieux qu'ailleurs et les travailleurs bénéficiaient d'avantages qui n'avaient pas été aussi bien négociés dans les autres usines.

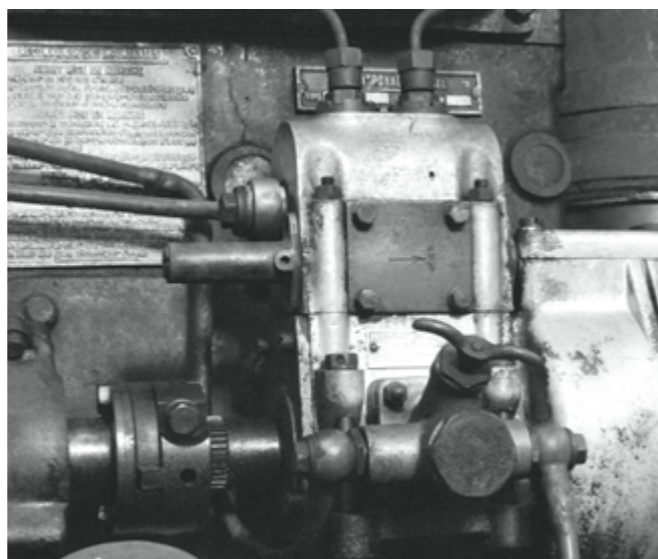
J'étais déjà syndiqué à la CGT dans mes emplois précédents. À la SSCM, des hommes comme Gérard Mulon, Jacky Goussaud, Michel Poisson, tous très impliqués défendaient au mieux les ouvriers.

À l'usine de la gare, l'ambiance était familiale, il existait une hiérarchie quand même. « Les Compagnons du devoir » étaient moins faciles d'accès, très unis, une confrérie. Ils étaient les chefs, je ne les côtoyais pas.

De 1971 à 2005



Autorail à moteur MGO



Gros plan du moteur du tracteur N50 ch diesel

On était huit à travailler dans l'atelier de réparation. Par la suite nommé, requalification. J'ai fait le même métier tout le long de ma vie professionnelle. Au départ, ouvrier OS2, puis avec les années, P1, P2. On appelait notre atelier, la « machine à laver ».

Enlever les culasses, les nettoyer, enlever la calamine. À mes débuts, on utilisait du gas-oil, il fallait gratter les pièces. Ensuite, on a utilisé des bacs avec des produits où on les mettait à tremper, puis on a eu des machines, qui rendaient le travail moins pénible. Pour rétrécir la fonte, l'acier, on utilisait de l'azote liquide, pour une rétraction des métaux. La fuite est la terreur du mécanicien.

En face, dans l'atelier de chaudronnerie, les ouvriers s'occupaient des tuyaux, il y en a beaucoup dans les moteurs. Ils les bourraient de sable, les chauffaient pour les tordre, pour les façonner aux formes nécessaires. À côté, c'étaient les perceurs, ils usinaient les chemises, formaient les pignons. Les ateliers suivaient une logique d'organisation. En 1984, mon atelier a été transporté sur le site de La Combe.

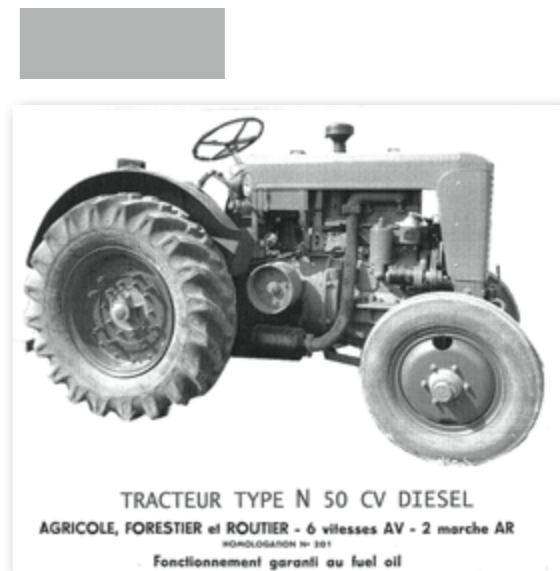
On m'appelait Bela, parce qu'enfant je pleurais beaucoup, et qu'on disait alors : il bêle, et cela m'est resté. Mon voisin de rue, tout le monde l'appelait Bouboule à l'usine. Il a maintenant 85 ans, et on continue de l'appeler ainsi. Je me souviens de beaucoup d'autres surnoms des gars de l'usine.

Avec mon épouse, nous fêtons cette année nos cinquante ans de mariage, avec nos deux enfants et nos six petits-enfants. Je me souviens du premier meuble que nous avons acheté pour nous installer, c'était à la coopérative de l'entreprise. On y faisait la plupart de nos courses, ça aidait bien, ça apportait un plus, à nos salaires.

Le confort s'est installé petit à petit.



... on utilisait de l'azote liquide, pour une rétraction des métaux. La fuite est la terreur du mécanicien.



Je collectionne les tracteurs miniatures, j'en ai environ 80. Je ne sais pas si c'est par nostalgie de l'enfance...

Lucette Gibouin

Je suis entrée comme infirmière dans l'entreprise en 1975. Les dix premières années, j'ai travaillé sur le site de la gare et les quinze suivantes à La Combe.

En 1999, comme beaucoup d'autres, j'ai été licenciée.

À mon arrivée, l'infirmierie était située juste au-dessus de l'atelier de nettoyage des pièces. On héritait des vapeurs, des émanations des produits, des solvants. Ensuite, un local a été aménagé sous la terrasse du pavillon existant sur le site.

La nouvelle législation obligeait la direction à l'embauche d'une infirmière diplômée d'état, j'ai donc pris la suite d'une dame qui était là auparavant et n'avait pas de certificat.

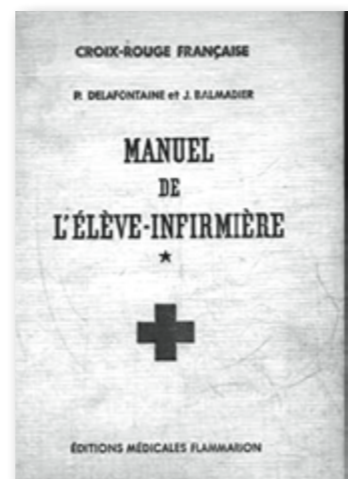
J'en ai soigné des bobos, des petits et des plus graves. Les accidents étaient nombreux, les copeaux de métal occasionnaient des plaies, surtout dans les yeux. Je me souviens d'un chef d'équipe, qui, avec un aimant, enlevait lui-même les corps étrangers métalliques dans les yeux. Une pratique dangereuse.

Mais je ne voulais pas me satisfaire de cette seule fonction même si elle est nécessaire et importante, alors j'ai repris des études de droit du travail, et des premières mesures de prévention en entreprise.

Quand je suis arrivée, il y avait à faire ! Comme dans toutes les entreprises à cette époque. J'ai pu voir, par la suite, dans l'entreprise rochelaise où j'ai travaillé, des conditions de sécurité bien plus déplorables. La direction de la SSCM était partante pour améliorer la sécurité, mettre en place la prévention, les chefs d'équipes étaient plus réfractaires. Certes le matériel n'était pas

De 1975 à 1999

■ J'en ai soigné des bobos...



Je me souviens d'un chef d'équipe, qui avec un aimant enlevait lui-même les corps étrangers métalliques dans les yeux. Une pratique dangereuse.

aussi sophistiqué que maintenant, les gants ne permettaient pas la précision qu'il faut pour certains postes, les lunettes n'offraient pas une bonne vision. Pour les soudeurs, les premiers masques à cristaux liquides étaient lourds et volumineux et coûtaient en plus une fortune. Alors c'était évident que certains renâclaient, ça perturbait le rendement.

À mes débuts, le seul suivi médical était celui des peintres, obligatoire pour un poste à risque, exposé au benzène, au dichlorométhane. Dans les cabines, ils peignaient les moteurs, en vert, en rouge, en bleu, selon leurs destinations. Plus tard sont arrivées des peintures magnétiques, moins dangereuses.

Les hommes se lavaient les mains avec des solvants et ensuite ils cassaient la croûte. Ils fumaient dans les vapeurs des solvants, inhalant encore plus de toxicités.

Il a fallu du temps et beaucoup de pédagogie auprès des ouvriers pour changer les choses. Il y avait une méconnaissance des dangers. Je leur expliquais avec un exemple qui a été un argument prédominant :

« Quand je vous masse le bras, la main, avec une pommade qui pénètre la peau quand vous avez mal, ça vous soulage ! Eh bien, c'est pareil quand vous prenez du trichlo, du chlorure de méthylène, ça pénètre, mais là au lieu de soigner, ça vous empoisonne ! »

Évidemment beaucoup de produits étaient dangereux, nocifs, mais on ne fait pas de la métallurgie avec de l'eau de rose !

Alors j'ai mis en place des fiches sur chaque produit chimique, la direction m'épaulait, mais certains chefs d'équipe étaient un peu rétifs. Avec la dangerosité et



Les premiers pictogrammes de produits dangereux et toxiques voient le jour.